

Les Temps Modernes

49^e ANNÉE DÉCEMBRE 1993 N° 569

Un peu à l'emporte-pièce, sans doute, néanmoins riche en traits pertinents, la fable qui en plus use du théâtre dans le théâtre (judicieux pour des scènes de miracles ou de martyre jouées, aussi vraies que nature), est dans un français vigoureux, très dialogué. On peut regretter que les idées ne soient pas quelque peu creusées... mais, il n'en reste qu'Emmanuel Genvrin s'affirme un auteur dramatique (soit deux à l'actif de Volard, avec Pierre-Louis Rivière) et un metteur en scène qui possède son métier et ne manque pas d'astuce. La patte Vollard se reconnaît. Avec l'orphéon – Jean-Luc Trulès a composé une musique pour percussions, cuivres et accordéon qui accompagne et intervient dans le jeu, assure les transitions entre les actes, au carrefour des cultures avec réminiscences africaines, inspirations maloya; une partition d'une immédiate signification pour le public. Avec des chants (les paroles ont été écrites par le Canadien Jean-Marc Delpé) qui rappellent les *songs* brechtiens et les processions. Ou encore à l'importance de la scénographie, conçue par le « métro » Hervé Mazelin, sur deux niveaux – au lointain apparaît par transparence un praticable en hauteur sur lequel se tiennent les musiciens, lorsqu'ils ne sont en jeu (tous également comédiens) sur le plateau. Là, quatre parties de gradins en lattes de bois qui forment, rassemblées, un amphithéâtre, mais dissociées permettent, par agencements à vue, des espaces de jeu divers. Cela fonctionne à merveille pour ce texte dont on pourrait dire qu'il est brechtien pour le meilleur. Il se reconnaît, encore, par la facture de la mise en scène, efficace.

La distribution francophone rassemble des acteurs venus de la Réunion – les Vollardiens –, du Maroc, du Burkina Faso, de Maurice et du Canada. Suivant les besoins des situations, ils jouent plusieurs personnages, identifiables par le jeu, la silhouette, les costumes (d'Hervé Poyedemange) d'un réalisme transposé avec un ludisme mâtiné de caricature. En tout, dix-sept comédiens qui savent à dessein forcer la note, accuser le caractère (ainsi Guy Lafrance pour le pontife ou Mohamed Maâch pour Waxo), jouer le type (Odile Sakara en mère ou en Pasara; Nicole Payet en jeune fille, vierge) installer fortement le théâtre (Rachel Pothin, Delixa Perrine, Arnaud Dormeuil, Alain Aloual Dumazel), préserver la vie sans artifice, Pierre-Louis Rivière en chef de troupe et homme capable, dans des situations abruptes, d'emprunter les voies souterraines.

La représentation menée avec vitalité, générosité, exprime l'inquiétude, l'attente du pire, le malaise, avant de s'achever dans une joie festive (fallait-il montrer Apsara en cliché de reine de Carnaval, empaillétée? L'image, commune, étouffe l'espoir finalement exprimé). On sent la violence sourdre d'individus déboussolés, piégés par des magouilles, des leurres, aveuglés faute de points de repères valables. Et, tant mieux qu'au théâtre, comédiens musiciens passent dans la salle pour partager l'allégresse. Le théâtre n'est pas la réalité où les tensions s'achèvent non pas en carnaval mais en émeutes.

Le théâtre Vollard avec *Millénium Apsara* sans cesser d'être réunionnais offre un spectacle extra-insulaire de belle tenue. Un exemple louable de théâtre populaire.

Quel sera l'avenir de cette compagnie qui, de spectacle en spectacle, affirme sa valeur et son audience sans pour autant disposer de subventions ad hoc ni du statut de Centre dramatique régional auquel de fait il a droit. Qu'en va-t-il devenir de Jeumon? Alors que cette compagnie remplit une mission nécessaire (et Genvrin projette une pièce en créole) son avenir est incertain...

Micheline B. SERVIN

Millénium Apsara, texte et mise en scène d'Emmanuel Genvrin.

Le texte, écrit à Limoges durant une résidence d'auteur, à l'initiative du Festival international des francophonies, s'apparente à une fable.

A la veille d'un an Mil, une troupe de jongleurs parvient dans une capitale, Lemova. Les habitants sont en plein désarroi. Il se dit qu'avec le nouveau millénaire viendra le chaos, la fin du monde. La corruption règne autour du Pontife, Césaire, qui s'adonne à plusieurs religions, par superstitions plus que par foi. Un certain Waco se clame le messie et attire le peuple qui ne sait plus à quel saint se vouer. Le chef des jongleurs, Lorian, l'a connu, voilà une vingtaine d'années sur un campus; il s'appelait alors Marcuse. Il est question d'Apsara, une jeune fille disparue, recherchée par son père... dont Waco après avoir séduit l'épouse convoite la fille. Mais, Lorian qui l'aime, la protège. Les jongleurs se sont réfugiés dans l'amphithéâtre de l'université. Le peuple est prêt au pire. Mais, comme les jongleurs l'avaient dit, la nuit fatidique passe laissant seulement deux cadavres derrière elle celui du pontife et celui du faux messie. Au sommet du mont Jupiter, deux amoureux s'embrassent. Lorian et Apsara qui est déclarée reine de la fête.

Le texte comporte pas mal d'éléments, significatifs, et signes, du monde tel qu'il est et comme il va (tenons pour insolences sans conséquence, ou fautes de goût, le nom de Césaire donné au pontife, celui de Marcuse au gourou, d'autant que rien dans le texte n'évoque le poète de la négritude et homme politique antillais d'une part, ni le penseur américain marxiste, d'une autre) – le peuple désorienté, la corruption, les bondieuseries et sectes (Waco est le nom du ranch dans lequel périrent quatre-vingt-six membres de la secte américaine des davidiens). Elle emprunte à des cultures différentes ainsi les Apsaras à la culture hindoue, Sainte-Espérance à la chrétienne, Horace, Plaute (cités) à l'occidentale. Universelle donc, mais avec des références et des allusions précises à la Réunion.